



Amis
du musée national
de la Renaissance

Note d'information N°365 – Mars 2022

MUSÉE CARNAVALET
LE 17 FEVRIER 2022

Pour cette visite au musée Carnavalet, récemment rouvert après quatre années de travaux, nous sommes accueillis par Juliette Tanré, conservateur du patrimoine au musée. Accompagnée de deux collègues, Sylvie Robin et Ulysse Jardat, également conservateurs du patrimoine, tous trois vont nous faire découvrir une partie du nouveau parcours muséographique du musée qui a bénéficié d'une grande rénovation.

En préalable, je reprendrai le texte de présentation de Guillaume Fonkenell pour cette visite et que certains d'entre vous n'ont peut-être pas trouvée dans la note n°361 : Visite Carnavalet :

« Le musée Carnavalet consacré à l'histoire de Paris, a rouvert ses portes en mai 2021. Nous vous proposons de découvrir le nouveau parcours des collections dans une visite qui sera plus particulièrement centrée sur la section « Renaissance » du musée. Quoiqu'il ne s'agisse pas de la partie la plus importante du musée si l'on raisonne en termes de surface ou de nombre d'œuvres, cette section comporte de nombreuses œuvres fondamentales comme un buste d'archer en terre cuite attribué à l'atelier du sculpteur florentin Rustici, le retable de Saint-Merry et des tableaux montrant l'un des premiers projets pour le Pont Neuf sous le règne d'Henri III ou des processions de la Ligue. Le musée comporte aussi une importante collection de vestiges lapidaires, qui constitue une sorte de prolongement ou de parallèle de celle du musée national de la Renaissance.

« La visite sera aussi l'occasion de faire un point sur l'hôtel lui-même, construit autour de 1550 par Jacques de Ligneris et souvent attribué à Pierre Lescot. Le musée abrite également un autre fragment important de l'architecture parisienne, l'arc de Nazareth, bâti à la Renaissance pour relier entre eux deux corps de bâtiment dédiés à la chambre des Comptes dans l'île de la Cité. Le musée national de la Renaissance conserve d'ailleurs un autre élément rescapé de ces bâtiments aujourd'hui disparus, un escalier en bois aujourd'hui remonté entre la grande Salle et la Chambre du Roi »

Juliette Danré nous conduit d'abord devant la maquette du musée qui permet de voir les deux bâtiments qui le composent :

- l'hôtel de Ligneris construit à partir des années 1548, plusieurs fois remanié et qui prendra le nom d'hôtel Carnavalet du nom déformé d'une de ses propriétaires, la veuve de François de Kernevenoy. Racheté par la ville de Paris en 1866, il deviendra musée en 1880.

- l'hôtel le Peletier de Saint-Fargeau, construit à partir de 1688, qui sera annexé au musée en 1989.

Elle nous montre également la situation actuelle des œuvres dans le nouveau parcours qui a adopté une présentation chronologique partant de l'Antiquité (Néolithique) à nos jours, sans aucune présentation par thème.

La visite va donc commencer par la première section qui va de l'**Antiquité au XVI^e siècle** et qui occupe les salles du sous-sol sous la conduite de Sylvie Robin.

Cette partie, très riche, présente le résultat de fouilles plus ou moins récentes, acquises mais surtout mises en dépôt. Notons par exemple :

- une mandibule d'Homo Sapiens ayant conservé ses premières et secondes prémolaires de l'époque mésolithique : c'est un dépôt de la DRAC Ile de France en 2019.

- versement en totalité de la fouille de Bercy réalisée en 1991 lors de la rénovation du quartier et qui a révélé un gisement exceptionnel habité du Néolithique ancien (- 4700 à - 4200) à l'âge de fer (- 700). Les vestiges de trois bâtiments, d'une palissade et d'un ponton évoquent un village en bordure d'un ancien chenal de la Seine, au confluent avec la Marne. On y trouve des outils de chasse et de pêche et des restes d'activités agricoles et domestiques ainsi que plusieurs pirogues ou barques. L'une d'elle est exposée.

Le parcours présente ensuite l'installation vers le III^e siècle avant notre ère du peuple gaulois des Parisii et son évolution avec l'invasion romaine au I^{er} siècle de notre ère. La romanisation de la région montre une adaptation sans toutefois un effacement de la culture gauloise, comme par exemple, ce couple de divinités, Romerta, déesse gauloise, et Mercure, dieu romain. Ces sculptures proviennent d'une fouille de l'institut Curie en 1984, parmi des

Société des Amis du musée national de la Renaissance au château d'Écouen

Siège social : Musée national de la Renaissance - Château d'Écouen - 95440 ÉCOUEN

Association loi du 01.07.1901 déclarée sous le n°03974 – SIRET 504 382 136 000 19

contact@amis-ecouen.fr

remblais de démolition, avec des éléments de colonnes. Elles ont pu orner l'atrium ou le jardin d'une maison d'habitation du sud de Lutèce. En calcaire, avec traces de polychromie, elles datent du II^e siècle.

Une salle présente le Lutèce gallo-romain avec d'importants blocs de pierre sculptés et de nombreux éléments de décors d'une très grande qualité, provenant de différents espaces publics de la ville : arènes, forum, aqueduc... Des vitrines évoquent la vie quotidienne avec des céramiques telles que cruches, amphores, pichets, coupelles, gobelets... : c'est un dépôt du département d'histoire de l'architecture et de l'archéologie de Paris. Un panneau peint d'une maison été partiellement reconstitué sur un mur. Il provient de la fouille en 1988 d'une maison, 12 rue de l'abbé de l'Épée. Les fouilles archéologiques menées lors des grands travaux haussmanniens du XIX^e siècle ont mis au jour plusieurs nécropoles gallo-romaines. Citons, par exemple, la nécropole Saint-Marcel qui a connu à partir du VIII^e siècle une importante expansion. Elle a été découverte lors des fouilles menées entre 1867 et 1892 pour le percement des boulevards des Gobelins, Arago et de Port-Royal par l'archéologue Théodore Vacquier. Chrétiens et païens, militaires, civils y sont enterrés. Les sépultures les plus caractéristiques sont des sarcophages retaillés dans des blocs de pierre de récupération. D'autres fouilles se poursuivront jusqu'à la fin du XX^e siècle livrant plus de 2000 sépultures. Une fouille de 1880, au 180 avenue de Choisy, par l'archéologue Eugène Toulouze a mis au jour la trousse d'un chirurgien-médecin datable de 276 à 300. C'est un ensemble de 34 instruments médicaux : chaudron, ventouse, pince, insufflateur, spatule, bassin...en alliage cuivreux, fonte pleine et martelée avec incrustations d'argent plaqué de marbre et pierre noire et polie. C'est un achat en vente publique 1991. Notons aussi un dépôt de 75 monnaies de l'Empereur des Gaules Tétracus 1^{er} et de son fils Tétracus II (271-274).

Au cours de notre déambulation nous passons devant un pilier renforçant l'espace voûté dans lequel nous nous trouvons et qui remonte à la construction de l'hôtel de Ligneris au XVI^e siècle. En effet un document du 14 novembre 1558 mentionne ce cellier « ayant une vue sur le jardin ». Au cours de la restauration de l'hôtel entre 1867 et 1870, l'architecte Victor Parmentier l'a consolidé afin de soutenir l'étage qui recevait une très lourde cheminée provenant d'un château du sud-ouest de la France.

Du début du Moyen Âge au XVI^e siècle

Le couloir séparant la présentation de l'Antiquité de celle des périodes suivantes est une introduction au Moyen Âge avec tout d'abord des œuvres provenant de l'île de la Cité, le cœur du Paris médiéval qui réunit les pouvoirs politique et religieux. Une exceptionnelle gargouille provenant de la cathédrale Notre-Dame domine la salle et provient de la restauration par Viollet le Duc. C'est une cession de l'État en 1898. On peut voir également dans une vitrine de la vaisselle des XIII^e et XIV^e siècles, mais aussi des chaussures en cuir dans un très bon état de conservation : c'est un témoignage de la vie quotidienne. Un élément du tombeau de Louis de France, le cortège des funérailles, retient notre attention. En janvier 1260, Louis de France, héritier au trône meurt et son père, le futur Saint Louis l'enterre à l'abbaye de Royaumont. À la fin du XVIII^e siècle, Alexandre Lenoir utilise pour son musée des Monuments français, un des reliefs du tombeau pour celui d'Héloïse et d'Abélard... les deux tombeaux sont alors confondus !

Après l'île de la Cité, le parcours nous conduit sur la rive gauche de la Seine pour y découvrir, hors les murs, l'abbaye de Saint-Germain et, à l'intérieur, une sélection de collèges : les Bernardins (gravure de Jean Marot), les Prémontrés, la Sorbonne, le collège de Navarre (gravure d'Achille-Louis Martinet), celui de Beauvais.

Des éléments de retable de Saint-Merry montrent au registre supérieur la Cène et au registre inférieur, de gauche à droite : le sacrifice d'Abraham, le Christ au Mont des Oliviers, la Récolte de la Manne. Ces fragments sont en calcaire avec des traces de polychromie. Ils ont été sauvés de la destruction par Alexandre Lenoir et remontés en 1806 au musée des Monuments français. Il avait identifié la signature de Pierre Berton sur un chapiteau de l'encadrement mais cette attribution est aujourd'hui remise en cause.

La dernière partie de cette section est dévolue à l'organisation de la ville de Paris notamment sous les règnes de Philippe Auguste et de Saint Louis et se termine avec François I^{er} qui commande en 1533 la construction de l'hôtel de ville, mais que nous ne verrons pas, faute de temps.

La visite se poursuit au 1^{er} étage avec la partie consacrée à la **Renaissance (milieu XVI^e- XVII^e siècle)**, sous la conduite d'Ulysse Jardat



Cl.C.Fiocre

Cependant au passage, Guillaume Fonkenell, conservateur en chef au musée national de la Renaissance, attire notre attention sur un tableau anonyme, huile sur toile des années 1588, qui s'inspire d'un projet non exécuté du Pont Neuf, très intéressant : ce projet, fondateur pour la Renaissance, se caractérise par l'absence de boutiques et sans dos d'âne, dans la lignée des ponts plats romains. Le Pont Neuf, aujourd'hui le plus vieux pont de Paris relie les deux berges de la Seine en passant par la pointe de l'île de la Cité.

Que voyons-nous ?

- pour la première fois un pont de pierre traverse la Seine dans toute sa largeur ;
- il est dépourvu de maisons et d'échoppes ;
- il est plat, à la romaine du style de Palladio ;
- un riche décor était prévu, avec des arcs de triomphe, des obélisques, un pavillon central.

Construit à partir des années 1577, on ne connaît pas l'architecte, sans doute un travail collectif dans lequel Jean Baptiste Androuet du Cerceau a joué un rôle important. Une statue équestre d'Henri IV fut prévue par la suite, dont nous verrons des fragments sur notre passage.

Une salle avec de superbes boiseries témoignent d'un héritage maniériste. Ce type de décors est une récupération de destructions des années 1860. On y voit également une rare table de changeur du XVI^e siècle, en noyer, acquise par le musée en 1978. Le changeur, détenteur du monopole du commerce des métaux précieux, occupe une place enviable dans la vie commerçante parisienne. Ancêtre du comptoir de boutique, la table de changeur servait depuis le Moyen Âge à compter l'argent et les marchandises. À l'origine, le meuble était monté sur tréteaux pour le déplacer plus facilement de foire en foire puis il évolue vers ce modèle appelé à rester dans un lieu fixe

Une salle avec une imposante cheminée à motifs de guirlandes de fruits, qui provient d'un hôtel de la rue des Bernardins datant du XVII^e siècle et qui se trouvait au XIX^e siècle dans le presbytère de l'église Saint-Nicolas du Chardonnet. Lors de sa démolition, suite au percement de la rue Monge en 1866, la ville de Paris a souhaité conserver quelques décors. Le coffrage des boiseries en deux corps superposés est typique des cheminées « à la française » en usage jusqu'au milieu du XVII^e siècle. Les portes peintes participent au raffinement.

De grands tableaux sont présents dans la salle, en particulier :

- le Sacrifice d'Iphigénie, huile sur toile des années 1626-1650. Cet épisode de la guerre de Troie évoque le roi de Mycènes, Agamemnon, qui doit sacrifier sa fille Iphigénie pour obtenir d'Artémis, des vents favorables à sa flotte.
- Héloïse présentant à Ménélas la potion de la reine Polydamne, huile sur toile de l'atelier Simon Vouet, acquise par le musée en 1992. Le tableau est une esquisse pour la cheminée de la Grande Salle du siège de la corporation des apothicaires-épiciers de Paris, autrefois rue de l'Arbalète. Le sujet est tiré du Livre IV de l'Odyssée. Il représente la reine Polydamne d'Égypte offrant à Hélène un breuvage calmant la douleur, la colère... et empêchant de verser une larme. Au cours du XIX^e siècle le décor de la salle a été remonté dans la faculté de pharmacie, avenue de l'Observatoire où elle se trouve encore.

Vitrine de Bernard Palissy.

On y trouve un arrosoir, le piédouche d'un vase ornemental et des fragments de la grotte des Tuileries commandée par Catherine de Médicis, réalisée à partir de 1565 /1567, près de la fabrique de tuiles et du château.

Le chantier fut abandonné en 1572 et la grotte sera détruite dans les années 1590. Pour cette grotte, Palissy s'inspirait de la flore et de la faune de Saintonge, et reproduisait des fruits, des légumes, des feuilles sur un fond rocheux tapissé de coquillages et d'algues.

Rappelons que le fonds Palissy provenant de la fouille de la cour du Louvre est déposé au musée national de la Renaissance à Ecouen.

Le cabinet de l'hôtel Colbert de Villacerf

Construit en 1650 pour Édouard Colbert, marquis de Villacerf. Les décors ont été enlevés en 1872 et remontés ici en 1914. Ils comptent parmi les plus spectaculaires du XVII^e siècle. Les lambris des murs sont décorés en panneaux ornés de motifs décoratifs issus de l'Antiquité et adaptés aux concepts de la Renaissance avec grotesques et rinceaux. Le chiffre de Colbert de Villacerf apparaît au milieu d'un étroit panneau orné, placé au-dessus de la cheminée en marbre de la même époque. Des amours et des chutes de fruits ornent d'autres panneaux. On y voit aussi le portrait de Mazarin copie ancienne d'une peinture de Pierre Mignard. Le plafond à voussures est aussi richement décoré.

Les appartements de l'hôtel de la Rivière

Cet ensemble provient de l'hôtel particulier de Louis Barbier, abbé de la Rivière, situé Place Royale (aujourd'hui 14 Place des Vosges). L'hôtel qui avait été construit en 1606/1607 pour le financier Antoine Ribault, alors simple corps de logis, fut cédé en 1613 à un autre financier Antoine de Louvencourt, puis vers 1646 à l'abbé Louis Barbier de la Rivière qui fit appel, en 1652, à François Le Vau pour agrandir et moderniser l'hôtel et à Charles Le Brun pour décorer les plafonds. Ceux-ci seront démontés en 1867 et, après restauration, remontés au musée Carnavalet en 1878/1879. Ils seront à nouveau restaurés en 2014.

Un point d'architecture avec Guillaume Fonkenell

Guillaume Fonkenell nous emmène d'abord dans l'extension du musée, construite dans le jardin sur proposition de l'architecte Félix Roguet, la Commission de Vieux Paris en ayant accepté le principe. C'est ainsi qu'entre 1872 et 1890 trois vestiges architecturaux du vieux Paris seront installés et reliés entre eux par une galerie. Il attire notre attention sur l'un d'eux, l'arc de Nazareth, placé dans la façade sur rue et qui constitue une entrée pour le musée. Il s'agit de l'arc de la rue de Nazareth datable du milieu du XVI^e siècle, où il séparait deux parties de la Chambre des Comptes. Abimé lors de la Commune, il a été transféré au musée Carnavalet. L'arc est entouré de pilastres et surmonté d'un fronton triangulaire ; on remarque à l'intérieur de cet arc de grosses consoles avec rinceaux végétaux. Souvent attribué à Philibert de l'Orme, mais en fait sans certitude. Rappelons que le château d'Écouen possède un escalier provenant de ce même lieu.

Puis nous nous rendons dans la cour de l'hôtel de Ligneris où Guillaume Fonkenell nous rappelle qu'il a été bâti en 1548, après que Jacques de Ligneris, premier président au Parlement de Paris, ait acheté des parcelles dans les marais appartenant à la Couture Sainte-Catherine. Le plan adopté est celui d'un quadrilatère et inaugure le style « entre cour et jardin ». L'hôtel comprend alors le bâtiment sur rue dépourvu d'étage avec son portail, le corps de logis au fond de la cour et le rez-de-chaussée des deux ailes. Le corps de logis s'élève sur deux niveaux auquel s'ajoute l'étage des lucarnes séparées entre elles par une balustrade courant à la naissance du toit. Sans preuve décisive, l'architecte pourrait être Pierre Lescot. En 1572, Françoise de la Baume veuve d'un Seigneur breton, de Kerneveloy, l'achète. Les trumeaux de l'étage sont décorés de quatre figures allégoriques représentant les saisons, personnifiées par une divinité de la fable mythologique gréco-romaine. Ces sculptures sont attribuées à Jean Goujon et son atelier. L'aile sud construite un siècle plus tard, s'harmonise pourtant avec le corps de logis, l'architecte ayant repris le style Renaissance, y compris dans la décoration des trumeaux. Pour cela il fait appel à Gérard Van Opstal. Sont représentés Junon, Thétis, Diane et Flore. Pour terminer nous regardons la façade intérieure dont le portail se termine par une sorte de fronton dans lequel sont sculptées, de chaque côté de la Tempérance, deux renommées, l'une tenant une palme, et l'autre une branche d'olivier. La façade sur rue se caractérise par un bossage piqueté, très certainement d'origine.

Ainsi s'achève cette visite du Musée Carnavalet au cours de laquelle Juliette Tanré, Sylvie Robin et Ulysse Jardat nous ont montré avec enthousiasme le renouveau de ce musée et que nous remercions pour nous avoir fait partager leur passion. Nos remerciements vont aussi à Guillaume Fonkenell qui sait si bien nous parler architecture

Roselyne Bulan
Secrétaire générale adjointe